

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 31

Artikel: On precaut suti
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222677>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE.

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LE PREMIER AOÛT A PASSÉ

MAIS oui, il a été célébré selon la bonne tradition! Les cloches, le soir, ont sonné, et les villages rassemblés ont chanté le pays et proclamé qu'ils l'aiment. Elles ont sonné dans tout notre bon canton de Vaud, unissant leurs voix à celles des autres cantons. Partout, nous avons vu s'allumer les feux de joie, points lumineux, brillants, attestant que nos montagnards, dans une même pensée, s'unissent aux manifestations populaires de la plaine.

Les organisateurs, qui sont d'excellents patriotes, ont eu la bonne idée de garder au 1^{er} Août son caractère de simplicité et ceux à qui incombe la tâche de parler en ce jour solennel, l'ont fait en toute bonne conscience, en mettant en vedette notre chère Patrie suisse.

A cette manifestation, nous y avons été de tout cœur, nous avons montré qu'on ne boude pas à l'écart et qu'on a aucune vergogne de s'affirmer citoyen de ce pays, fier de son passé et qu'on restera fidèle aux devoirs qu'il impose.

Et ce premier Août, nous l'avons fêté surtout parce qu'il a été consacré à l'armée, à nos petits soldats dans le besoin, ils ont bien mérités notre reconnaissance.

Hommage et reconnaissance. Certes, il y a des gens qui ont déjà oublié le 1^{er} août 1914. Notre petite armée qui a monté la garde à la frontière et que, grâce à elle, l'invasion nous a été épargnée. Voilà ce qu'il faut rappeler, et s'il y a eu des dépenses, le fait d'avoir été épargné dépasse de beaucoup les graves événements qui auraient pu arriver.

Notre peuple, nous l'espérons, se sera acquitté de cette dette de reconnaissance. Une ample moisson aura été faite et l'avenir de ceux qui sont secourus, sera soulagé.

Cette œuvre-là, toute de gratitude et d'entraide, il faut la poursuivre. Elle réclame toujours davantage de dévouements et de générosités. Plus ce sera rapide, amical, plus ce sera efficace.

Au cri de haine contre notre armée, nous avons eu l'immense joie d'entendre la réponse douce et généreuse du pays : obole au Don national.



ON PRECAUT SUTI

STASSE, l'è onn'hïstôire de tenotmobile que l'è veretâblia quemet lo vo dio. D'ailleu s'étai onna gandoise on la farâi pas betâ dein lo Conte, que ti cliâo que lo liêsant sant de tant bounè dzein. Respect!

Dan, po ccumeinçî pè lo tot fin coumeince-meint, ti lè paî dâo mondo l'avant decidâ de tenî onna tenâblia pè Dzenèva rappoo âi tenotmobile. L'avant châi Dzenèva po cein que l'è la capitâle de la jographie. On lâi vayâ dâi z'hommo de ti lè cârro de la terra : dâi nâi, dâi blianc, dâi rodzo, dâi dzauno, dâi bregolâ, dâi mècliâ, dâi fougâ ; dâi prin bet, dâi pansu, dâi mi-gras

et dâi z'autro. Mâ ti dâi coo à cabosse, allâ pî ! Et po la leinga, mè z'ami ! dâi dzein à vo fère crère que le dzenelhie nâire fant dâi z'âo nâi ! Ein ant zu à dere dâi syllabe. Fallâi lè z'ouère !

Assebin, vo sède. Cein que l'avant à fère n'è-tâi pas dâo tant quemoudo. S'agessâi de dere cein que foudrâi baillâ âi tenotmobiliste po que l'ausant tot cein que l'âo faut quand vant d'on paî à on autro. Et, vo sède, avoué cliâo machine acin bîte devant, que fusant quemet l'ouâra, on sâ jamé dein quin paî on è. On sè crâi pè lè Coulàie adan qu'on è dza ein Patagonie. L'è po cein que faut avâi ti lè papâi que faut.

Et sè sant met à dèvesâ que dèssu, lè z'Allemand, avoué la coraille ; lè z'Etalien, avoué lè man ; lè z'Hongroï, avoué lè get ; lè Français, avoué la leinga, et dinse dâi z'hâore doureint. Lè z'on desant que lè tenotmobiliste dèvessant avâi dâi passepo, dâi permechon de mécanique, et tot lo resto. Pu pas tot vo dere, lo Conte n'è pas prâo grand.

L'avant ti dèvesâ que ion que vegnâi d'on pâi bin pe lliein que lo Tsalet-à-Goubet. Dèssâ rein, vâi ma fâi. Et po fini, lâi diant dinse :

— Mâ, dite-vâ, dein voâtron pâi, quin papâi l'ant-te voutrè z'automobiliste ?

— L'ant tot cein que l'âo faut, que repond l'autro.

— Vouaih !

— Oï !

— Et guîero ein ant-te ?

— L'cin ant ion, et que l'è bin fé, allâ pî !

— On passepo ?

— Na !

— Ouna permechon de mécanique ?

— Na !

— On papâi de brava dzein, que lâi diant acte de mœurs ?

— Na !

Et dèseint adî na ! na ! que cein mourgâve lè z'autro. Mâ l'è tot cein que l'ant pu ein terî.

Po fini, l'ant einvouyî onna délégachon — l'è dinse qu'on dit ora — dein clii pâi po vère clii papâi que ti lè z'automobiliste dèvessant adî avâi avoué leu quand fasant onna veryâ ?

Sède-vo que l'étâi ? Na ! Eh bin ! l'étâi l'âo permis d'einterrâ. Marc à Louis.

LES GAITÉS DE LA VIE MILITAIRE

LA vie militaire est riche en événements gais et les difficultés du service ont leur compensation dans les joyeux souvenirs qu'on en retient et qui nous ont mieux aidés à supporter les fatigues.

Les marches, la pluie ou les grands froids s'oublient, mais ces bons mots entendus au moment même où l'on en avait besoin, ces aventures cocasses ou drôles, tout cela ne s'efface pas complètement de la mémoire et quand on les rappellera plus tard, à quelque vieux compagnon d'arme, il s'y joindra peut-être un soupçon de mélancolie ou de regret : « C'était le temps de la jeunesse... »

Un cours de répétition, ce n'est pas seulement des commandements brefs, des déploiements en tirailleurs ou des corvées, c'est aussi la rencontre éphémère entre de vrais amis, qui sans cela, n'auraient jamais pu se connaître.

Et voilà pourquoi ceux qui s'en vont, en dépit de leur joie, ont un peu de tristesse au cœur en

serrant tant de mains rugueuses.

Ils sont contents d'avoir fini leur temps, mais tout de même, ils laissent derrière eux bien des choses qui constituaient une parcelle de leur existence et qui « déjà » n'est plus.

Et maintenant, ils jugeront avec plus d'indulgence un passé qui leur a ; malgré tout, donné quelque bonheur, ils se rappelleront la simplicité de leur vie et de leurs joies, et toutes ces aventures qui font les heures plus brèves...

Il y eut celle du fusilier Michel qu'on se racontera sans doute encore longtemps et qui fut si réjouissante : affublé d'un chapeau de paille et couvert d'une blouse, il s'était mis à jouer aux quilles vers les onze heures du soir, aux abords du cantonnement. La nuit était noire, et de son propre aveu, il devait l'être aussi. La garde, en faisant sa ronde, aperçut le coupable, et naturellement, il fut puni d'un dimanche aux arrêts.

Tant bien que mal, on fit d'un local quelconque un cachot provisoire en ficelant la porte et la fenêtre qui donnait sur la rue. Le fusilier Michel y prit place. C'était le seul prisonnier et la nouvelle avait causé dans le village un gros émoi.

Quant aux soldats de la compagnie, ils avaient résolu de ne point laisser mourir de faim ni de soif un aussi gentil camarade. Ce fut bientôt la préoccupation de toute la troupe et de toute la population que d'alléger son infortune en l'entourant de sympathie et de tendresse.

Quelqu'un lui glissa du chocolat, un autre un cornet de biscuits, un troisième un grog au rhum. Une jeune fille arriva, les mains pleines d'oranges ; une dame apporta deux litres de vin, une paysanne alla chercher des œufs tout frais pendant qu'une voisine accourait avec du fromage. Une fillette avait mis ses derniers sous à l'achat d'une boîte de cigares, un petit garçon se priva de caramels pour les offrir au malheureux auquel une bonne vieille maman tendait des tranches de gâteau, et le fusilier Michel n'avait pas exprimé un merci qu'il était comblé de nouveau. A quatre heures, il eut du thé, à cinq l'apéritif, à six le dîner. Et quand les soldats de la garde, un peu plus tard, vinrent lui apporter sa pitance, il les reçut avec hauteur :

— Je ne mangerai pas, dit-il.

Le soir, au cantonnement, il y avait un homme légèrement ému qui distribuait des bouteilles à ses compagnons et des paquets de friandises : c'était lui qui semblait revenu de tous les plaisirs du monde et qui planait bien au-dessus des contingences matérielles.

Il y a aussi l'exploit du fusilier Ganguillet qui partit à la recherche d'un cheval à la veille des manœuvres et qui revint en automobile, une fois les opérations terminées. Il était seul, bien entendu.

— Où, diable, avez-vous passé ? lui demanda son chef ?

Il avait eu deux jours pour imaginer un itinéraire, il le débita sans bavures. A l'entendre, il avait couru durant des heures, franchi des fossés et trompé l'adversaire en soldat téméraire, il méritait les plus chaleureux compliments et les attendit d'un pied ferme. Il ne les obtint pas, mais